

Raconte-moi Aubonne... N°13

Mes souvenirs et aventures au Cinéma Rex...

Originaire de Zurich, je suis arrivée à Aubonne pour parfaire mon français. Ayant publié une annonce, j'ai reçu de nombreuses offres mais mes parents ont préféré que je vienne à Aubonne plutôt que dans une grande ville. J'ai été engagée par M. Bussard à la rue Trévelin. J'ai aussi pris des cours de français auprès de Mlle Bujard au Lignolat, à raison de deux fois par semaine. C'est à Aubonne que j'ai fait la connaissance de mon mari, Lucien. La fratrie Lincio exploitait une quincaillerie-épicerie à la route Neuve. Ils se répartissaient les responsabilités selon les compétences de chacun. Roger s'occupait de la quincaillerie-épicerie, alors que Lucien gérât la partie des installations sanitaires (cuisines, salles de bain et chauffage). Il a d'ailleurs inventé et fait breveter un nouveau type de radiateur plat. Leur sœur Simone s'occupait de toute la comptabilité. Durant près de 27 ans, nous étions exposants au Comptoir Suisse à Lausanne.



Mon mari, entrepreneur, voulut créer un cinéma pour Aubonne. En 1945, grâce à l'aide financière de sa sœur et de Mme Caillet, il acheta le matériel nécessaire pour commencer à projeter des films dans la salle de l'Esplanade avec l'aide du couple Pache, lui comme opérateur et elle à la caisse. Par la suite, Mmes Trotta et Diserens rejoignirent l'équipe comme caissières. Nous projections des films durant les vendredi, samedi et dimanche. Après quelques années en ce lieu, la commune projeta des travaux de rénovation dans la salle.

Dès lors, nous avons déménagé pour un temps dans la grange de La Couronne, malgré les odeurs dues aux cochons, voisins de la salle et forts bruyants lorsque le film était musical. Nous avons projeté des films à l'Esplanade durant 11 ans avant que mon mari ne trouve l'opportunité d'acheter, toujours avec l'aide de sa sœur, la grange adjacente au Restaurant de La Grenade. Il a dessiné les plans du cinéma, mais la construction de toilettes posait problème, par manque de place. Il proposa alors aux propriétaires du restaurant de construire à ses frais de nouvelles toilettes contre un droit de passage et d'utilisation pour les séances de cinéma. A la fin de l'entracte, une sonnette rappelait le public au cinéma. Le Rex a été inauguré en

1956 et fut considéré comme la salle la plus moderne de Suisse. Il était ouvert toute l'année, à raison de 3 jours par semaine, une soirée ciné-club et des séances scolaires.

Le cinéma marchait bien, mais les pourcentages des distributeurs étaient importants; pour avoir un film «locomotive», on payait 50% de la recette des billets vendus et on devait prendre 4 autres films, qui eux ne déplaçaient pas les foules. D'ailleurs très vite les cinémas de Morges et Nyon ont construit une salle supplémentaire pour les projeter, mais ce n'était malheureusement pas possible à Aubonne, par manque de place. Les westerns du weekend à 17h00 étaient une valeur sûre et marchaient bien chez nous. A la sortie du cinéma le soir, il y avait souvent un agent de police d'Aubonne qui veillait à ce que les clients aient bien l'âge requis, selon le film.

Il est difficile d'imaginer combien le cinéma nous coûtait: nous devions payer les frais de location des films, les envois des bobines aux distributeurs dès le lundi matin, l'achat des billets imprimés, le droit des pauvres qui existait encore à Aubonne et le personnel qui, bien que peu rétribué, nous était fidèle, puisqu'il pouvait voir les films gratuitement. Il fallait aussi payer l'opérateur,

et des frais d'électricité importants. D'ailleurs mon mari ne s'est jamais occupé de salaire pour la gestion du Rex.

Quand ce dernier est tombé malade, M. Stucki, directeur de Métrociné à Lausanne et Genève, client fidèle du ciné-club, me proposa un contrat commercial pour obtenir les films importants plus vite, en prenant à son compte une bobine de plus pour Aubonne.

Mon mari est ensuite décédé et grâce à l'aide de jeunes tel que Lionel, Frédéric, Bertil, Christian, Mathieu, mon neveu Pascal et ma fille Chantal, j'ai pu continuer à gérer le cinéma. Lionel en particulier découvrit au Rex sa passion pour le cinéma. M. Stucki l'a formé à Lausanne ; il s'occupait des documentaires du lundi, invitait des réalisateurs à venir en parler. Je sais qu'il est resté très attaché à notre Rex, et n'a jamais manqué d'en parler aux médias lorsqu'il devint lui-même un réalisateur connu. Quant à Bertil, il a pris également soin du cinéma, allant jusqu'à repeindre le hall d'entrée durant ses heures libres. Par la suite, l'arrivée des machines électroniques compliquées, la concurrence avec les plus grandes villes, devint une lourde charge pour ma fille et moi.

Dès lors, après des offres qui ne se sont jamais concrétisées, j'ai entamé des discussions avec la Municipalité d'Aubonne pour son rachat. Cela a pris beaucoup de temps, mais grâce à l'ouverture d'esprit et l'entregent de Mme Nelly de Tschanner, municipale, le conseil communal a accepté à une large majorité, le préavis de rachat du cinéma Rex, en novembre 2003. Le contrat de vente est signé le 8 juin 2004 et l'ACIRA (l'association qui gère le cinéma) fut créée le lendemain, ceci pour le plus grand plaisir des aubonnois.

En 1985, nous avons procédé à une grande rénovation, achat de nouvelles machines, changement des tentures murales et de nouveaux sièges. Ces derniers ont été vendus à Echallens et

nous avons été invités à l'inauguration de leur salle, ce qui nous a émus.

Durant les 48 ans où nous avons possédé le cinéma, il nous est arrivé de nombreuses aventures, certaines drôles, d'autres plus difficiles. Comme la nuit où un orage a inondé le cinéma, suite à des travaux sur le toit voisin. Nous avons passé la nuit entière à aspirer l'eau qui avait trempé les fauteuils et la moquette. Une autre fois, mon mari a décidé de remplacer le rembourrage des sièges, alors ni une, ni deux, il m'a montré comment dévisser les sièges et tous les lundis matin, j'en apportais une partie chez un artisan à Rolle, qui les rembourrait dans l'après-midi puis je les remettais en place. On a voulu également nettoyer le plafond, alors mon mari, toujours inventif, m'a fabriqué, à l'aide de plusieurs tuyaux, un très long manche me permettant d'atteindre le plafond, ce qui était fort dangereux car j'étais debout sur les sièges pour le faire.

Une année, mon mari pressé, a commandé un film de Sylvester Stallone sans se rendre compte, qu'il serait visionné durant les fêtes. Cela a occasionné des réactions de certains, mais nous a également permis d'avoir la meilleure semaine de fréquentation publique. Une autre séance scolaire avec le film «Le miracle de l'amour» montrant la naissance d'un nouveau-né fit également beaucoup parler. Le Dr Primault commenta d'ailleurs le film en fin de séance.

Chaque samedi soir, Raymond, employé chez la famille Dudan, frais de sa douche hebdomadaire, enfilait son costume et me demandait de l'aider à nouer sa cravate qu'il avait dans sa poche. Un soir, j'ai entendu du bruit dans le hall d'entrée alors que je me trouvais dans la salle de cinéma. Il s'agissait d'un homme habillé en militaire, vraisemblablement ivre, qui voulait entrer en pleine séance. C'est non sans mal que j'ai réussi à le faire sortir. Une autre fois je me suis interposée,

sans réfléchir entre deux hommes qui se battaient dans le hall.

En novembre 1986, les films «Jean de Florette» et «Manon des sources» de Claude Berri devaient passer au Rex. Nous avions les bobines du premier film, mais dès le vendredi soir, nous avons constaté que celles du second manquaient et ce malgré toutes nos recherches. Dépités et après avoir cherché par tous les moyens à nous en procurer une copie, nous avons décidé d'annoncer au nombreux public présent, que nous ne serions pas en mesure de le visionner. Les gens étaient déçus et fâchés. Une partie d'entre eux étaient allés au restaurant voisin et c'est là que nous avons trouvé les bobines du second film; il semble qu'elles soient arrivées plus tard que les premières et avaient été déposées au restaurant...

J'ai exercé tous les métiers au Rex, la gestion et programmation avec mon mari, pliage, distribution et contrôle de la pose des affiches dans les lieux publics contre des entrées gratuites, caissière, femme de ménage, gestionnaire des commandes de glaces pour l'entracte, couturière.

J'aime beaucoup la rénovation du Rex de 2011, car l'architecte a su garder l'esprit de la salle des années 80. Le hall d'entrée, les lustres fabriqués à l'atelier Lincio conservés, les tentures murales changées y sont pour beaucoup et j'aurais aimé que mon mari Lucien puisse voir ces changements dans la continuité. Je suis heureuse que le cinéma Rex fonctionne bien et qu'il reste un lieu auquel les aubonnois sont très attachés.

Ruth Lincio - Février 2025

Dante et Marghareta Trotta

Une arrivée mouvementée et un mariage heureux

Je m'appelle Dante Trotta, je suis né le 4 septembre 1931 dans les collines boisées du village de Curino situé entre Turin et Milan. Je suis arrivé en Suisse le 3 mai 1947, à l'âge de 15 ans et demi. C'était la première fois que je voyageais. Je suis venu en Suisse grâce à M. Paul Locca, qui avait une entreprise de peinture à Aubonne depuis 4 générations et dont la famille est originaire de mon village.

J'étais le second d'une fratrie de 3 garçons. Mon frère aîné s'appelait Walter et mon petit frère Dario. Nous avons perdu notre maman lorsque nous avions 15, 13 et 9 ans. Mon père s'occupait de la campagne et n'avait que peu de temps à nous consacrer. Nous n'avions d'autre famille au village que la cousine de ma maman qui s'appelait Esterina, c'est donc naturellement elle qui s'occupa de nous lorsque maman nous quitta.

C'est grâce à la maman de Paul Locca, qui habitait notre village, que j'ai pu venir faire mon apprentissage de plâtrier-peintre à Aubonne, car il était difficile de trouver des apprentis en Suisse. Il avait reçu deux offres, mais il a préféré me choisir car j'étais plus jeune. M. Locca est venu dans mon village et s'est entendu avec mon papa, mais il fallait encore procéder à toutes les formalités pour que je puisse habiter et travailler. Mon père a dû alors se déplacer au Consulat de Suisse, ce qui signifiait se lever à 3h00 du matin, marcher 10 kilomètres, pour ensuite attraper le bus qui allait l'amener jusqu'à Turin. Plus tard, j'ai reçu mon contrat de travail et nous avons pris les dispositions pour mon voyage jusqu'en Suisse.

Je suis parti du village en taxi; c'était la première fois que je montais dans une voiture. Le chauffeur était un Locca, mais pas de parenté avec ceux

d'Aubonne. A l'époque, beaucoup de familles portaient le même nom dans notre région, alors pour indiquer la filiation, on ajoutait le nom de famille maternel à son prénom. Après un long voyage en voiture, j'ai pris le train à Gattinara. Nous étions en 1947, beaucoup de ponts avaient été détruits durant la guerre, alors, bien qu'un nouveau pont avait été reconstruit, il n'était pas encore sécurisé, ce qui obligeait les voyageurs à descendre du train avant le pont, le traverser à pied, puis prendre un autre train de l'autre côté. C'est sous une pluie battante que j'ai transporté ma grosse valise en paille, remplie de toutes mes affaires et presque aussi grande que moi ; j'ai sué sang et eau pour la porter à l'autre extrémité du pont, je ne pouvais pas demander de l'aide à mon compagnon de voyage car d'une main il portait sa caisse à outils et de l'autre sa valise. Je ne le savais pas encore, mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Arrivés à Brigue, il y avait une visite sanitaire: le personnel médical contrôlait les varices et les poumons de chaque voyageur, les cas de tuberculose étant encore fréquents. Beaucoup d'italiens de ma région s'étaient déjà installés en Suisse, tels les Gabella, Gianadda, Montangero, etc. et y avaient créé des entreprises.

Nous sommes arrivés à Lausanne à 16h00, après 8 heures de voyage. Mon compagnon de voyage, menuisier, devait se rendre à Monpreveyres pour rejoindre une entreprise du lieu. Ce dernier m'a laissé seul avec les bagages pendant qu'il allait téléphoner pour annoncer qu'il était arrivé à bon port. Cela a pris beaucoup de temps. Imaginez le jeune garçon que j'étais à mon arrivée dans la capitale vaudoise; tout m'était étranger et en particulier la langue. En montant l'escalier pour sortir de la

gare, une dame vendait la Feuille d'Avis (ancien nom de 24Heures), elle scandait ce titre et les gens s'arrêtaient pour l'acheter au prix de Fr. 0.20. J'étais époustoufflé. Quant à moi, je devais me présenter chez M. et Mme Chiocca, la sœur de Paul Locca et son mari à la rue des Mousquines : ils devaient me « réceptionner » à mon arrivée. Nous sommes partis de la gare avec un triporteur, un petit engin sur lequel nous avons mis nos valises. Lui assis sur la moto, moi installé avec ma grosse valise sur la planche à côté de lui. Aux Mousquines, nous avons trouvé porte close. Mon compagnon de voyage m'a dit de les attendre et il est parti. A ce moment-là, je ne connaissais pas d'autres mots en français à part bonjour, merci, madame, monsieur. J'avais appris ces quelques mots d'une suisseuse qui habitait notre village, ayant épousé un italien. La fille de la voisine parlant un peu italien, je lui ai expliqué que les Chiocca devaient m'accompagner à Aubonne. Sa mère a téléphoné à Aubonne pour apprendre que ces derniers étaient en visite à Aubonne Ils lui ont répondu de me mettre dans le train pour Allaman. Un jeune homme m'a raccompagné à la gare et a demandé à une dame de l'Armée du Salut qui attendait le train, de m'indiquer le bon arrêt. Arrivé à Allaman à 21h00, après plus de 11 heures de voyage, j'ai trouvé M. Paul Locca et son beau-frère, descendus me chercher en camionnette.

J'étais logé et nourri chez eux et ils me considéraient comme leur fils. Quand j'ai fini mon apprentissage M. Locca m'a dit que je pouvais continuer de louer la chambre, mais que je devais prendre pension ailleurs, car de nouveaux apprentis allaient commencer. Je me sentais bien dans cette entreprise familiale, je suis d'ailleurs je suis resté leur employé pendant 49 ans et demi; durant toutes ces années, j'ai gravi les

échelons. J'ai ainsi formé de nombreux apprentis, dont des aubonnois, qui ont fait leur apprentissage au sein de l'entreprise, comme les frères Rochat, la fratrie Levoye, Jean-Marc Chenuz, et bien d'autres, toutes mes excuses à ceux que j'aurais oubliés.

Après mon apprentissage, j'ai pris pension pour les repas au Lion d'Or car plusieurs italiens y mangeaient; en effet, l'entreprise Gaggio avait eu le chantier de construction du barrage sur l'Aubonne, en Plan. Les ouvriers venaient de Domodossola pour travailler la semaine et rentraient le samedi en Italie.

Quant à la chambre, j'en ai trouvé une chez M. et Mme Rosset au Chêne, qui en louaient pour se faire un peu de sous; c'est ainsi que j'ai rencontré celle qui devint ma femme, Margaretha. Je venais d'Italie, elle du canton d'Argovie, mais c'est chez les Rosset, à Aubonne, que nous nous sommes rencontrés...

Laissons-lui la parole: «J'avais quitté ma famille, car mon père, veuf, s'était remarié et je ne m'entendais pas très bien avec ma belle-mère. J'ai passé d'abord une année à Nyon pour apprendre le français, puis suis retournée en suisse allemande; j'ai alors travaillé dans les bureaux de Brown Boveri car mon père y était employé. La situation familiale étant toujours compliquée, j'ai préféré rejoindre la suisse romande. C'est ainsi que grâce à des amis, j'ai été engagée par la Maison Bally Electricité, établie à Nyon, qui cherchait une vendeuse pour leur magasin d'Aubonne situé à la Rue Trévelin, juste à côté de l'Épicerie Epars (voir les souvenirs de Mme Porret). Parfois on allait à pied au Fruit Bar à Etoy avec les Rosset, lui était employé au tramway et elle, en plus de s'occuper de leurs enfants, travaillait aux champs, occupait un poste de sommelière, et travaillait également

lors de l'Abbaye pour se faire un peu d'argent. Plus tard, et pour que les Rosset puissent récupérer une des chambres pour leur fils aîné, je suis allée habiter à la rue du Moulin jusqu'à notre mariage qui a eu lieu le 7 septembre 1962; nous avons alors emménagé dans la maison que nous occupons encore aujourd'hui à la Ruelle du Levant. Nous avons eu deux filles, Sonja et Manuela. Nous avons d'abord habité au rez-de-chaussée, puis au 1er étage et maintenant nous habitons au second. Nous avons une chambre à l'étage, qui à l'époque, était divisée en deux pour les ouvriers de M. Locca. Par la suite, nous avons demandé de les réunir et elle a servi à nos petits-enfants durant leurs études.»

Dante reprend: «Parmi mes souvenirs, il y a un incident que je ne pourrais jamais oublier: j'ai passé sous le train à Allaman! En effet, de retour d'une rencontre à Lausanne avec mon cousin habitant Aix-les-Bains, j'arrive à Allaman et vois M. Gueissaz, qui m'avait donné des cours de français; je lui touche la main, mais le train s'est mis en branle; à côté de moi, se trouvait un certain Lachat. Lui a sauté sur le quai, mais moi j'ai glissé entre les deux wagons remplis de graisse. Je me suis retrouvé entre le quai et le train, alors j'ai rentré la tête et je n'ai plus bougé jusqu'à ce que le train soit définitivement parti. M. Gueissaz a vu ce qui s'est passé et a appelé le personnel de la gare.

J'ai été pompier volontaire durant 18 ans, jusqu'au grade de sergent-major; j'aurais volontiers continué, on m'avait d'ailleurs proposé d'être appelé en cas d'incendie, mais cela n'a pas été possible car nous n'avions pas le téléphone et la compagnie a refusé de l'installer.

C'est en 1972 que je me suis engagé aux Samaritains, suite au cours de sauveteur, puis j'ai repris la présidence jusqu'en 2015. Durant de nombreuses années j'ai fait le porte-à-porte pour la collecte annuelle en faveur des Samaritains. Quand ils me voyaient arriver, les gens savaient pourquoi je venais sonner et tous me donnaient de l'argent, car ils n'osaient pas refuser. De par mes fonctions de peintre, pompier puis de samaritain, je connais beaucoup de monde à Aubonne et sa région.

Dernière petite anecdote: lorsque apprenti, j'ai peint l'appartement du haut de la Ruelle du Levant 8, je me rappelle m'être dit que j'aurais plaisir à y habiter une fois... nous y vivons maintenant depuis 40 ans et nous nous y sentons toujours aussi bien.»

*Dante et Margaretha Trotta
Février 2025*



Nous vous remercions de faire parvenir vos textes par courriel à l'adresse suivante: cretegnjacqueline@gmail.com